

TERRE ÉTRANGÈRE

RENAUD MEYER



TERRE ÉTRANGÈRE

ROMAN

BUCHET • CHASTEL

© Buchet/Chastel, Libella, Paris, 2023.
ISBN : 978-2-283-03681-5

Antoine Derain a passé sa vie à regarder le monde. Ce que l'on a pu appeler chez lui retard du langage, surdité précoce, difficulté d'intégration, dépression chronique ou plus simplement timidité n'étaient que l'expression ordinaire de son goût prononcé pour l'observation. Cela a commencé avec sa collection d'images animalières, puis celle de cartes postales représentant les villes du monde, avant que son père ne lui achète en avril 1979 pour la somme de 173 francs un appareil photographique Instamatic Kodac 233 dont l'échelle des distances était couplée au diaphragme afin de contrôler automatiquement l'exposition, doté d'un flash cube qui pivotait lorsque le film était avancé, appareil dans lequel Antoine n'a cessé d'insérer des pellicules AGFA 24 poses

qu'il faisait tirer à ses frais en format 28x28 et qu'il a ensuite développées lui-même dans une chambre noire improvisée, avec révélateur, bain d'arrêt et fixateur. Se sont succédé d'autres appareils dans lesquels il a pu regarder défiler son enfance, son adolescence, l'âge adulte, en couleurs, puis dans ce noir et blanc très pur qui a retenu sa préférence. Antoine Derain a fait de cette obsession visuelle son métier et mis entre lui et le monde une chambre noire dans laquelle il a pu enfermer ses joies et ses peurs. Il répète d'ailleurs souvent : « Avant de rencontrer Khatia, je n'étais qu'un œil. C'est Khatia qui m'a appris à écouter. »

Khatia Steiner, dont Antoine partage la vie, a été une enfant prodige. Elle a commencé le violoncelle à l'âge de quatre ans, est devenue soliste avec orchestre à neuf ans et a signé un contrat d'exclusivité avec une maison de disques trois ans plus tard. C'est sa désinvolture apparente, cette façon de suivre son instinct plus souvent que la partition et de tenir tête aux chefs d'orchestre qui a fait sa renommée. Aujourd'hui, elle parcourt le monde et se produit en concert un jour sur deux. Sa vie

ne supporte pas l'approximation. Khatia passe d'une chambre d'hôtel à une autre et rêve de devenir plus célèbre que sa mère.

La mère de Khatia est une grande pianiste, presque une légende, pourrait-on dire. Elle a enregistré des albums mythiques, remporté plusieurs Grammy Award et les orchestres du monde entier se l'arrachent. Ses fans se ruent à ses concerts comme d'autres vont voir les Rolling Stones. Toujours pleins à craquer, des heures à signer des autographes, un agenda rempli pour les quatre prochaines années.

Khatia a grandi sous le piano de sa mère. Elle n'avait aucun goût pour l'école et sa mère pensait que cet endroit retiré serait la meilleure façon de garder sa fille auprès d'elle durant ses heures de travail et donnerait à Khatia le sens de la musique et l'amour du piano. Mais c'était Vladimir, un ami violoncelliste avec lequel sa mère faisait de la musique de chambre, que Khatia regardait jouer depuis sa cachette. C'est ainsi qu'à l'âge de quatre ans Khatia a déclaré à sa mère que son instrument serait « le gros violon ».

On ne comprendrait pas Khatia et son histoire sans évoquer son père, Pierre Steiner, un violoniste d'origine juive, dont les grands-parents ont émigré depuis la Russie vers la France au début du xx^e siècle pour fuir la révolution de 1905. Sa notoriété est plus discrète et son lien à Khatia plus épisodique. Ils se chamaillent souvent, se cherchent des histoires à la moindre occasion, la plupart du temps sur l'initiative de Khatia. On pourrait croire que c'est chez elle un principe ou même l'expression d'une tradition slave. C'est plutôt que Khatia sent du côté de son père des racines profondes – tellement enfouies que plus personne n'y fait attention – qu'elle se chargerait bien de déterrer par curiosité.

Pierre est le second mari de sa mère, qui en a eu trois. Voilà pourquoi Khatia a deux demi-sœurs : Alexandra, pianiste de jazz exilée aux États-Unis, et Gaëlle, violoniste qui ne joue plus que par plaisir. Khatia fait ainsi partie d'une tribu de femmes unies par la musique. Même si Antoine est venu quelque peu chambouler cette harmonie en s'invitant dans la vie de Khatia.

Antoine et Khatia se sont rencontrés à l'occasion d'une séance photo. Pour son album consacré au compositeur suisse Ernest Bloch, Khatia voulait une pochette différente, quelque chose de vivant, qui casse un peu les codes traditionnels de la musique classique. Elle avait fait des recherches sur Internet et était tombée par hasard sur une photo qu'Antoine avait prise lors du tournage d'un film. On y voyait une foule d'enfants courir sur une plage déserte en direction d'une femme très âgée qui tenait dans sa main un violon. Le manager de sa maison de disques avait dit à Khatia qu'il ne voyait pas bien le rapport entre cette photo et le projet d'album, mais Khatia était certaine que l'auteur de la photo comprendrait l'univers de Bloch et l'atmosphère qu'elle-même désirait.

À l'époque, Antoine gagnait sa vie avec des portraits d'acteurs, parfois à la demande des artistes, d'autres fois au hasard d'un tournage ou d'un festival. Les acteurs étaient son sujet. Il avait trouvé ça. Une façon assez brute de les photographier qui leur plaisait.

C'était la première fois qu'Antoine photographiait une musicienne. La maison de disques de

Khatia l'avait contacté et il n'avait pas cherché à savoir à quoi ressemblait cette fille dont il ignorait tout. Son nom et son métier avaient suffi à sa curiosité : Khatia Steiner, violoncelliste. Antoine l'avait imaginée un peu malgré lui en robe du soir, un brin capricieuse, avec une tyrannie discrète qu'il lui faudrait surmonter.

Ils avaient rendez-vous sur la scène du théâtre du Châtelet.

Antoine a découvert le visage fragile et les yeux bleus de Khatia, ses longs cheveux noisette qui descendaient sur ses épaules, son corps fin comme celui d'un insecte, collé à son instrument à cordes. Elle portait un blouson de cuir noir, un tee-shirt blanc, un jean ajusté et des chaussures à talons qui la faisaient le dépasser de deux têtes. Et puis il a entendu sa voix perchée dans les hauteurs, tout juste échappée de l'enfance, une petite voix brisée qui lui a susurré : « Khatia, enchantée. » La beauté de Khatia a désarmé Antoine. Ils se sont observés un moment sans trop savoir. Alors Khatia a fait ce qu'elle savait faire de mieux, elle a serré son instrument entre ses cuisses, elle a fermé les yeux, et entamé *Prayer, from jewish life*.

Son visage exprimait un sentiment puissant, une nostalgie très vive, qui semblait prendre possession de tout son corps. Rien ne paraissait pouvoir la sortir de là. Khatia était comme un animal domestiqué retrouvant ses instincts sauvages. Cette vision a captivé Antoine et l'a laissé sans force.

Lorsque Khatia a achevé son morceau, elle s'est étonnée qu'il n'ait pris aucune photo pendant qu'elle jouait. Antoine a répondu qu'il préférerait aller dans le quartier du Marais plutôt que de rester sur la scène du théâtre. Khatia s'est mise à rire parce que la même idée lui était venue. Sûrement aussi que ce photographe un peu timide touchait Khatia au plus profond de son cœur.

Sur la photo qu'ils ont gardée pour l'album, Khatia joue au milieu des passants dans une rue du quartier juif. Difficile, en voyant la photo, de dire si l'on est à Paris, New York ou dans un shtetl d'Europe de l'Est au début des années vingt. On dirait que la musique a envahi l'image, qu'elle est partout, jusque sur le visage de l'enfant en costume traditionnel

– certainement attiré par le son du violoncelle –, qui se tient derrière Khatia.

Prayer, de Bloch, n’a jamais quitté Antoine depuis ce jour. Cette musique est là, au fond de lui. Elle le ramène toujours à Khatia. Et Khatia la porte en elle, où qu’elle aille.

Après le premier jour, celui de leur rencontre pour la pochette de l'album, ils se sont mis à se fréquenter. Ils sont allés à des concerts, au cinéma, au musée. Khatia sortait de la douleur de sa séparation avec le père de sa fille, Nina. Antoine était seul, sans vraiment personne dans sa vie. Très vite, ils sont devenus des amis.

Au bout de quelques mois, Khatia a voulu qu'Antoine soit toujours auprès d'elle, comme associé à sa carrière. Il a photographié et filmé Khatia partout où elle allait. Il l'a suivie au Japon, aux États-Unis, en Grèce, au Danemark. C'étaient des moments durant lesquels Antoine pouvait l'observer sous toutes les coutures, la désirer sans crainte. Il avait déjà pour elle une sorte de fascination, proche de celle que l'on éprouve devant une œuvre

d'art. Il la regardait comme personne ne l'avait jamais regardée.

Et à force de l'admirer et de faire de chacune de ses paroles son *Évangile selon Khatia*, Antoine a changé de vie. Il a revendu sa voiture et s'est mis à la moto, il s'est aussi mis à aimer les maisons à la campagne plutôt que celles des bords de mer, il a cessé de regarder la télévision, de lire les journaux, de fumer des cigarettes industrielles, il a abandonné ses blazers en velours pour des blousons de peau et cultivait quoi qu'il arrive une barbe de trois jours, simplement parce que Khatia aimait ça.

On pourrait parler les concernant d'une sorte de coup de foudre fraternel. Leur façon de voir la vie était très proche. Ils avaient adoré les mêmes jeux durant l'enfance, les mêmes peintres leur tiraient des larmes et tous les deux envisageaient alors de vivre à Rome. Ils ne se chamaillaient jamais, se prenaient dans les bras à la moindre occasion, se serraient comme deux enfants. Et avec le temps, ils sont devenus un peu comme un frère et une sœur. Khatia aimait

cette ambiguïté, ce désir qui était là sans vraiment avouer son nom.

Au fond, Antoine désirait le corps de Khatia plus que toute autre chose, et Khatia le savait. Il a passé des mois à l'observer. Aux beaux jours, il regardait les pieds de Khatia reposer dans leurs sandales. Il leur trouvait une forme parfaite, les imaginait sculptés pour lui depuis l'Antiquité. Il avait envie d'en caresser les contours du bout de son index, de les embrasser. Ils étaient presque devenus un objet de culte secret. Et il supposait souvent que Khatia, devinant son adoration pour ses pieds, les portait innocemment à sa vue pour qu'il les admire.

Et comme des mains de Khatia sortait de la musique, elle n'avait qu'à les agiter pour provoquer chez Antoine un enchantement. Elles étaient si fragiles, attachées à des poignets si fins, prêtes à s'envoler au moindre bruit. Antoine avait l'intuition qu'elles lui racontaient des choses que Khatia n'osait pas lui avouer.

À chaque découverte d'une partie du corps de Khatia, Antoine se disait : « C'est ça ! » Une

cheville, c'était ça. Un genou de femme, c'était ça. Un nombril dans lequel on voulait plonger sa langue, c'était ça. Un lobe d'oreille gracieux, c'était ça. Des yeux à contempler toute une vie, c'était ça. Bleus comme des océans en repos sous le ciel nu. L'inspiration de tous les peintres.

Et puis Antoine s'est aperçu que ces trésors ne faisaient qu'un.

Un jour, il a avoué à Khatia qu'il pensait trop à elle et qu'elle lui manquait souvent. Il a dit ça en riant. Khatia s'est troublée, parce que ce sentiment était plus que de l'amitié, c'était de l'amour, et qu'il ne fallait pas laisser de place à l'amour entre eux. C'était une règle établie. Antoine a pris Khatia dans ses bras, comme si tout cela n'était qu'un jeu, il a respiré son odeur, encore, et encore.

Il s'imaginait souvent dans un lit avec Khatia, caressant ses cuisses, ses seins, son sexe, visitant l'intérieur de sa bouche. C'était alors terrible d'interdit, un vertige immense, une lumière par avance éblouissante. Toucher le corps de Khatia avait quelque chose d'infiniment attirant. L'idée de faire l'amour avec elle, comme

il l'aurait fait avec une sœur, était un saut dans la mort les yeux ouverts.

Il avait fini par le lui dire, qu'il avait envie d'elle, même s'il ne fallait pas, surtout pas, parce que ça brûlerait tout entre eux, cette relation si forte, et aussi qu'après il ne pourrait plus se séparer de ce corps qui l'attirait tant. Mais s'ôter cette idée de la tête, il ne le pouvait pas.

Ça faisait rire Khatia, qui s'est mise peu à peu à imaginer la même chose, le corps nu d'Antoine contre le sien.

Le jour où ils ont fait l'amour pour la première fois, l'émerveillement a été très fort pour tous les deux.

C'est une chose dont ils ont du mal à parler, aujourd'hui encore, parce que les mots ont presque déserté ce moment. On peut imaginer que c'était comme le début du monde, l'impression fugitive de donner la vie, de posséder une chair interdite dans l'instant de l'épreuve foudroyante de l'inceste entre cette sœur et ce frère qu'ils étaient devenus l'un pour l'autre, qu'ils n'ont pas cessé d'être, mais que la jouissance a métamorphosés.

Ils ont été insatiables durant des années.
Khatia avait toujours envie de faire l'amour.
C'était presque un état chez elle, ça la prenait.

Ce soir, Antoine est venu écouter Khatia. L'air de cette ville du Sud qui touche l'Italie est déjà chaud en cette fin de printemps. Il fait nuit, le ciel est rempli d'étoiles, le parvis de la basilique de style baroque est couvert de spectateurs en robes et chemises blanches.

Khatia est rassurée de savoir Antoine dans le public. Antoine y trouve un certain orgueil. Et aussi du plaisir, depuis que Khatia lui a appris à reconnaître les subtilités de Fauré et de Rachmaninov.

Khatia entre en scène dans une robe légère. Elle va donner un concert de musique de chambre en plein air. Les spectateurs applaudissent la jeune virtuose, qui les salue et vient s'asseoir derrière son instrument. Elle saisit son archet entre ses doigts, inspire lentement,

profondément, comme si elle allait sauter dans le vide.

Khatia entame un morceau, que Max Richter a écrit pour elle, intitulé *Terre étrangère*. C'est une suite pour violoncelle assez entêtante. Khatia interprète cette œuvre pour la première fois. Hier, elle avait le trac, ça ne l'a pas quittée de la journée, les mains moites, la gorge serrée. Et puis ce soir, dès son entrée en scène, le trac a disparu.

Elle est dominée par un sentiment de fébrilité intense, ses yeux sont clos, comme ceux d'Antoine qui entend le bruit des vagues au loin, les cris des enfants sur la promenade du front de mer, la profondeur du violoncelle et le souffle de Khatia qui se mêlent, comme une vie qui bruisse au cœur de la musique.

Antoine pourrait passer le reste de son existence à écouter Khatia. À tel point qu'il sait deviner désormais, concernant une même œuvre, quelle est l'interprétation de Khatia parmi celles de Gauthier Capuçon, Camille Thomas, Mischa Maisky et Mstislav Rostropovitch. Il reconnaît ses attaques, son toucher, son souffle, son émotion. C'est dire si ce soir il perçoit

immédiatement le trouble qui la bouleverse et fait chavirer son style. Même sa façon de tenir son archet n'est plus la même.

De retour dans sa loge, Khatia dit à Antoine qu'elle a une chose à lui montrer. Là, touche...

Maintenant Khatia est assise sur le parquet de l'entrée de son appartement de la rue des Abbesses à Paris. Elle est dos au mur. Elle a gardé son blouson de cuir et ses baskets. Son sac s'est ouvert, répandu sur le sol, rouge à lèvres, flacon de Guerlain, boîte de Doliprane, stylos de toutes les couleurs. Sans même regarder Antoine, la silhouette abattue de Khatia lui tend une enveloppe de grand format. À l'intérieur, il découvre des photos de Khatia prises dans une lumière crépusculaire. Les clichés sont d'une simplicité à toute épreuve, proche de celle qu'Antoine revendique dans ses œuvres photographiques. Mais cette fois, il n'en est pas l'auteur.

Khatia reste sur le sol, souffle coupé. Antoine regarde les clichés. Sur ceux du sein droit se

dessine une masse ronde et opaque. On dirait une balle de golf, atterrie là par hasard. Antoine se souvient que Khatia lui a fait palper son sein droit l'été dernier après un concert. Elle n'était pas tranquille. Antoine a senti une boule au bout de ses doigts, ferme, résistante. « C'est pas mon domaine, tu sais, a dit Antoine. Et puis si ta gynéco n'est pas inquiète... C'est sûrement une simple masse de graisse. »

Sauf que la gynéco de Khatia ressemble à une autruche dans un champ de mines. Alors la balle de golf a fait son trou dans le sein de Khatia, elle est passée de noisette à petite noix, avant de se faire définitivement remarquer au golf.

Khatia partage tout avec Antoine depuis des années. Mais cet abîme qui s'est présenté sous ses pieds sans prévenir, elle a fini par le garder pour elle. Elle est allée faire une mammographie sans en avertir Antoine. Le sein aplati comme une crêpe à vous faire hurler.

Antoine regarde les clichés en silence. D'habitude, il est très fort pour analyser avec calme et rebondir en finesse. Mais là, rien. Il prend la main de Khatia, avance quelques mots

auxquels ni lui ni Khatia ne peuvent se raccrocher : « Ça va aller, mon amour, on ne sait rien de cette boule, c'est peut-être bénin. »

Vue de l'extérieur, la femme de sa vie est normale. C'est comme ça qu'Antoine a envie de continuer à la voir, avec son violoncelle entre les cuisses et cette force qui l'anime quand elle joue.

Mais, assise sur le sol, Khatia lui dit qu'elle va disparaître avant son prochain anniversaire, elle ne verra jamais ses trente-cinq ans, elle est mortelle avec deux L. Pour la première fois de sa vie, elle aimerait être un homme.

Quarante-huit heures. C'est le temps qui sépare la découverte de la balle de golf dans le sein de Khatia du rendez-vous avec le chirurgien. D'ordinaire, il y a deux semaines d'attente. Mais la mère de Khatia connaît la terre entière, les cinq continents, le bon Dieu et tous les anges qui lui sont dévoués. C'est Antoine qui a insisté pour que Khatia appelle sa mère. Elle ne voulait pas l'inquiéter. Elle a dit qu'elle était assez grande pour affronter ça toute seule. Et puis l'angoisse et le désespoir l'ont décidée.

L'établissement est gigantesque.

Après des couloirs, des ascenseurs et des passerelles, Khatia et Antoine arrivent dans une salle d'attente en sous-sol avec des chaises en plastique, des néons et des portes en enfilade.

Khatia se précipite vers une infirmière munie de son dossier. Antoine patiente dans un coin. Il ne peut s'empêcher d'observer ce qui l'entoure. Il est saisi par la présence de ces dizaines de femmes avec tous les âges de la vie sur le visage, des bourgeoises et des femmes de ménage côte à côte, ornées de foulards, de perruques, parfois d'une chevelure épargnée. Partout les mines sont résignées, les regards se perdent. Les hommes ici sont rares. Souvent ils accompagnent les femmes. Celui-là pourtant est seul. Très chic, des chaussures en cuir, une veste pastel, la chemise ouverte. Peut-être soixante-dix ans. Les mains et la figure d'un cuivre ensoleillé. Il tire une petite valise à roulettes. On le dirait perdu dans un aéroport, entre deux vols. Il a dû interrompre ses vacances aux Maldives, abandonner son transat, ses cocktails et ses balades en mer pour consulter au plus vite à Paris. Il a déjà la certitude qu'il ne retournera pas sur son atoll.

Khatia entraîne soudain Antoine à l'autre bout de la salle. Il reste deux places libres. Ils s'assoient.

Hier soir, Khatia a dit à Antoine qu'une femme sur huit développait un cancer du sein et que c'était tombé sur elle.

Maintenant, elle observe ces dizaines de visages qui l'entourent. Elle réalise qu'elle n'est plus cette femme unique et grandiose, digne de toutes les attentions, qu'elle était il y a deux jours à peine avec les clichés de sa poitrine au fond de son sac. Sa maladie se dilue instantanément dans la masse, son cas se banalise. Khatia redevient un être ordinaire. Elle pose sa tête sur l'épaule d'Antoine.

À la voir comme ça, il est flagrant que son visage est en train de se replier sur lui-même. Khatia est-elle saisie par la possibilité de sa mort prochaine ? Pense-t-elle à l'épreuve des traitements à venir ? S'accroche-t-elle encore à l'espoir que le chirurgien lui annonce que cette boule n'est finalement qu'un artefact d'imagerie médicale ?

Khatia et Antoine sont invités à entrer dans le bureau du chirurgien. Quarante-cinq ans à peine. Professeur des universités. C'est le spécialiste de la résistance aux traitements

du cancer du sein en France. Sous sa blouse blanche, il porte un jean, un tee-shirt et des baskets. Avec sa barbe de trois jours et son sourire de champion de tennis, on a tout de suite envie d'être son ami, de partir en week-end avec lui dans le Luberon et de refaire le monde devant un bon vin. On sent que derrière son allure adolescente, il n'est qu'assurance et précision. Il a vingt minutes pour examiner, diagnostiquer, planifier. Il trouve pourtant le temps d'offrir à ses patients des chocolats, de confier à Khatia toute l'admiration qu'il voue à sa mère, sans savoir que cette admiration des gens pour sa mère, Khatia ne la supporte plus. Elle sait que sa mère est prodigieuse, merci.

Le chirurgien regarde les clichés à la lumière du négatoscope, parcourt le compte-rendu radiologique, les résultats de la biopsie, demande à Khatia de se mettre torse nu. C'est lui l'instrumentiste, aujourd'hui. Il pose ses mains sur les seins de Khatia, dont le reste du corps semble suspendu dans l'air. Ce corps virtuose qui d'habitude s'agite, tellement impressionnant quand des gens viennent écouter la façon dont il restitue Brahms, le voilà immobile sur

la table d'examen, presque transparent sous la lumière blanche qui découvre sa peau frissonnante. C'est le corps de Khatia comme Antoine ne l'a jamais vu, un corps privé de musique et livré à la peur.

Sans se le dire, sans même se regarder, Antoine et Khatia sentent venir cette aube qui va les prendre. Ils savent déjà qu'ils ne seront bientôt plus les mêmes. Le corps de Khatia a commencé de changer, et avec lui changera bientôt la façon qu'avait Antoine de regarder Khatia, de lui parler, de l'embrasser, d'envisager l'avenir. Le passé aussi sera différent. Les choses de la vie, la musique, la photographie, le regard des autres. Tout sera modifié. L'histoire d'amour d'Antoine et Khatia va devenir une imagerie médicale, un négatif photographique.

L'examen est terminé. Khatia remet sa chemise blanche et son pull de laine, revient s'asseoir à côté d'Antoine.

Le chirurgien annonce la bonne nouvelle : Khatia ne va pas mourir, il va la sauver. Il y a encore cinq ans, avec une tumeur agressive comme la sienne, stimulée par une prolifération cellulaire, elle aurait eu sept chances sur dix

d'être emportée par la maladie. Mais là, elle va vivre. La mauvaise nouvelle, c'est que le traitement va être long et éprouvant : chimiothérapie, opération, radiothérapie, hormonothérapie, examens de contrôle. Khatia en a pour six ans. Si tout va bien.

« Je vais perdre mes cheveux ? demande Khatia.

– Oui. Les sourcils, aussi. Et les ongles. C'est probable.

– Je suis musicienne...

– Il va falloir faire une pause. Le plus important, maintenant, c'est de vous sauver la vie. On va programmer dix séances de chimio. D'abord avec de l'épirubicine, ensuite du Taxotere. Une séance toutes les trois semaines, ça nous mène... On va dire, opération le six janvier. Dans sept mois. »

Son assistante lui fait remarquer que le six janvier, il sera à New York pour un séminaire.

« Le sept, alors. J'aurai un petit décalage horaire, mais je fais ça les yeux fermés. Je vais vous opérer avec quelqu'un de très bien. Il commence, moi je fais juste les derniers gestes. D'ici là, si vous réagissez bien à la chimio, votre

tumeur aura la taille d'un pois chiche. Je vous ferai une toute petite incision. On n'y verra rien. Au besoin, je reconstruis dans la masse. Votre poitrine sera identique, exactement la même qu'aujourd'hui. Vous êtes jeune, vous allez vous en sortir. Je peux compter sur vous, monsieur ? Il faut la soutenir, l'accompagner, ne pas regarder ça de loin. Votre rôle est essentiel dans le processus de guérison. »

Le chirurgien appelle l'oncologue sur son portable, lui demande comme un service de recevoir Khatia dans les quarante-huit heures. « VIP », ajoute-t-il avec un sourire. Et puis il esquisse un geste presque dansé de la main en direction de la porte du cabinet, qui signifie que le temps de Khatia est écoulé.

Dehors, il fait déjà presque nuit. Khatia s'arrête brusquement sur le perron de l'institut, respire l'air légèrement carbonique de la rue, passe ses bras autour de la taille d'Antoine, remonte ses mains le long de son dos, les glisse dans ses cheveux, serre l'homme de sa vie contre sa poitrine. Elle le domine, sent son souffle au creux de sa gorge, fond en larmes.

Khatia sait désormais que la chimiothérapie est une terre étrangère qu'il va falloir visiter, qu'elle le veuille ou non.

La vie de Khatia bascule à grande vitesse. Sans regarder Antoine, elle dit : « Il va falloir tout annuler, les vacances en Italie, les festivals d'été, les concerts de la saison prochaine, les dîners avec les potes, tout. »

Antoine l'écoute. Il ne précise rien, n'ajoute rien. Il comprend que tout cela s'impose avec une force considérable, qu'il faut désormais envisager la vie sous un angle nouveau. Et puis il pense aux enfants : « Leur faire comprendre que ce n'est plus la liberté qui guide nos pas, mais la maladie de Khatia. »

Khatia et Antoine réunissent Nina et Prune, leurs deux filles, afin de leur expliquer pourquoi cet été, ils n'iront pas en Italie.

Nina et Prune sont des enfants de leurs vies d'avant, qui vivent avec eux dans des

alternances communes. Prune a hérité l'âme tourmentée d'Antoine, ses doutes, ses regards perdus, son besoin des autres et de leur amour. Nina a pris les exaltations de sa mère, ses désirs d'absolu, sa force instinctive. Elles ont le même âge : onze ans. Une brune et une blonde, qui sont devenues des presque sœurs avec le temps.

Khatia ne veut rien leur cacher. Mais que peut-elle dire de cette maladie dont elle ne connaît rien encore ? De toute façon, les enfants d'aujourd'hui ne laissent aucune place aux penchants tragiques de leurs parents.

« T'as un cancer du sein, quoi..., lance Nina en se collant contre sa mère, t'inquiète, ça va aller, c'est pas la mort, on est là, maman. »

Prune se couche sur le flanc de Nina, sans un mot, le regard songeur.

Dans sa tête, Khatia voit l'avenir s'avancer devant elle. Première séance dans quinze jours. D'ici là, nouvelle biopsie, Tep scan pour vérifier qu'elle n'a pas de métastases ailleurs, examen cardiaque pour s'assurer que son cœur supportera les traitements, pose du cathéter sous la clavicule gauche.

C'est étonnant comme d'heure en heure tout cède devant le cancer de Khatia. Chacun réintroduit le relatif, s'accorde aux exigences soudaines de son corps malade. Ce corps qui habite sans cesse les pensées d'Antoine. Il aimerait l'immortaliser dans tous les instants de la vie. Tout figer avant qu'il ne soit trop tard. Mais Antoine n'a plus la force de photographier quoi que ce soit. Son appareil lui glisse des mains. Comme si retenir la vie était une chose désormais impossible, qu'il ne pouvait plus être que le témoin d'une perte. Tout se déroule sous ses yeux sans qu'il puisse agir. Il n'arrive pas à faire autre chose qu'être là, près de Khatia, dans une présence muette. Il lui sourit tant qu'il peut, prépare son petit déjeuner, évite de poser des questions, cache ses angoisses et ses désirs, jusqu'à celui de faire l'amour avec elle. Il n'oserait pas glisser sa main entre les cuisses de Khatia, caresser sa poitrine, mettre sa langue dans sa bouche. Il aurait tellement peur de découvrir que le désir de Khatia s'est enfui. Elle qui était si conquise par les choses du corps, prête à y retourner quoi qu'il arrive,

tout de suite, encore, j'adore. Mais la maladie est entrée dans le corps de Khatia qui prenait tant de plaisir à jouir de celui d'Antoine. Elle a pris la place du désir et de la jouissance. Elle a pris toute la place, en quelques jours.

Les heures passent doucement dans le silence de l'appartement. La petite famille au complet se replie dans le grand manteau que Khatia referme lentement sur elle. Le monde disparaît peu à peu. Antoine, qui a fait de la lumière le cœur de son art, sait combien ce genre de clair-obscur modifie les perspectives et les visages.